

## CONJONCTURES

### Sommaire n° 22

<b>Collectif</b>	<i>Québec : à titre de préambule</i>	1
<b>I. Maffezzini</b>	<i>Il me souvient</i>	19
<b>G. Gagné</b>	<i>Dieu qui sauve tout. Notes sur le préambule</i>	25
<b>P. Virno</b>	<i>L'horreur familiale</i>	47
<b>P. Bureau</b>	<i>Plaine, montagne et urbanité</i>	53
<b>G. Houle</b>	<i>Entrevue : Hubert Guindon</i>	79
<b>R.-D. Dubois</b>	<i>Malaise sur la place publique : le syndrome de Polonius</i>	93
<b>I. Maffezzini</b>	<i>Technique et parole</i>	107
<b>M. Schützenberger</b>	<i>Pour en finir avec le darwinisme</i>	115

Dépôt légal  
Bibliothèque nationale du Québec  
11<sup>e</sup> trimestre 1995  
ISSN 0827-5548

## L'horreur familiale\*

par Paolo Virno

Pour s'orienter au mieux dans la sinistre affaire des racines, il faut faire appel au petit ouvrage de Freud *L'Étrange étrangeté*. Dans ces quelques pages, l'essentiel est dit sur les appels à l'origine (nation, ethnie, traditions culturelles, etc.) qui, de temps à autre, redonnent de la sauvagerie à la métropole postmoderne.

Freud observe que le terme allemand *heimlich*, qui désigne ce qui « rappelle le foyer » et rend un sentiment d'intimité, « développe son sens non sans ambiguïté jusqu'à coïncider avec son contraire, *unheimlich* ». Ce qui est familier devient inquiétant, ce qui protège menace aussi, la racine convoitée révèle une nature sinistre. Instruit par sa langue maternelle (il se sert du dictionnaire établi par les frères Grimm, auteurs de contes qui illustrent à merveille la dialectique du *heimlich*), Freud interprète la terreur qui nous saisit devant l'inquiétante étrangeté (les fantasmes, par exemple) comme étant une réaction traumatique au « familier » qui, sans qu'on s'y attende, resurgit sous des allures complètement différentes. Il en va de même du contenu perceptif et émotionnel de la familiarité passée et de la frayeur présente, sauf que l'idylle s'est transformée en cauchemar.

Le couple *heimlich / unheimlich*, familier / inquiétant, mériterait d'être au centre de la réflexion éthique contemporaine. Qu'il suffise pour s'en convaincre

\* Ce texte est paru sous le titre *Orrore familiare* dans un recueil intitulé *Radici e nazioni*, Manifestolibri, Rome 1992. La traduction est de *Conjonctures*.

de rappeler que le terme *ethos* à son tour ne signifie pas autre chose qu'« habituel ». Si on se fie à la sagesse de l'étymologie, l'éthique ne désigne pas une forme de vie pleine de « valeurs » et de « devoirs », mais plutôt celle qui jouit de l'aisance que procurent les bonnes vieilles habitudes intimement partagées par les individus. Mais rien aujourd'hui n'est aussi paradoxal, aussi excentrique, et pour finir aussi *inhabituel* que cette revendication d'une habitude solide, qui oriente avec assurance le regard et l'action. Rien ne sonne aussi faux. Aussi sinistre. Aussi *inquiétant*.

On le sait, la « passion dominante » de la modernité capitaliste fut d'arracher une à une toutes les racines, de détruire les communautés traditionnelles, de remplacer l'habituel par la répétition (voire par la compulsion de répétition). Dans la clarté aveuglante de la technique et, de façon générale, dans l'universalisme des forces productives sociales, les sentiers ombragés de l'*heimlich* disparaissent. Tout est parfaitement connu mais en même temps étrange; sans mystère mais imprévisible. C'est précisément aujourd'hui, dans des conditions de déracinement irréversibles, que reviennent inopinément des formes d'appartenance ataviques, d'implantations protectrices, des formes identitaires ressemblant à un destin. Ce serait une erreur que de considérer ces relents comme une résistance « romantique » opposée par les adeptes de la tradition : de celle-ci, désormais, il n'existe plus de mémoire directe. Cela fait longtemps que la « modernisation » ne révolutionne que les domaines d'expérience déjà marqués par la convention et l'artifice, déjà investis maintes fois par de soudaines innovations. L'attrait pour les racines familières est lui-même ultra moderne : aussi virulent que, pourtant, subreptice. Il s'agit d'un « terre et sang » en plastique, d'archaïsmes de supermarchés, d'origines postiches. Le *heimlich* d'autrefois revient sous la forme d'un pogrom massmédiatique, orgueil ethnique en *spot* publicitaire, assujettissement postmoderne des corps : *unheimlich*, donc. Qui essaye de dire : « patrie,

communauté, vie authentique », émet des cris stridents et terrifiants, dignes d'un revenant. Le mélange du familier et de l'effroyable est désormais systématique : on n'entend parler du premier que quand on tombe sur le second.

Jean Améry (pseudonyme de Hans Mayer, juif autrichien qui, après avoir fui en Belgique pour échapper aux nazis, fut capturé, torturé puis déporté dans un *lager*) consacre un chapitre de son *Par-delà le crime et le châtement*<sup>1</sup> à la question suivante : « Dans quelle mesure a-t-on besoin de sa terre natale ? ». Il ne s'agit évidemment pas ici, soyons clair, de l'État nation, mais de l'endroit où l'on a grandi, la *Heimat* (substantif dont dérive *heimlich*, justement). En quelques pages, Améry trace une admirable phénoménologie de l'exil. Cruel est le déracinement, surtout pour qui n'est pas religieux (la foi des pères est une *Heimat* de réserve, et portative de surcroît), n'a pas d'argent (l'argent procure des racines flambant neuves), ne jouit d'aucune notoriété. L'émigration ressemble à bien des égards à un vieillissement précoce. C'est la projection, à l'échelle sociale, des traits typiques de tout déclin individuel, à commencer par la sensation « de ne plus comprendre le monde » (bien de pages du livre d'Améry sur la vieillesse, *Du vieillissement*, doivent être lues comme un complément au chapitre sur la perte de la *Heimat* dans *Par-delà le crime et le châtement*. Et vice versa.) En Belgique, Améry souffre d'une « instabilité » incurable; il s'oriente mal dans son nouvel environnement, il a perdu ses capacités instinctives de discernement qui seules peuvent protéger du hasard. Dans les gestes des autres, il ne sait pas distinguer de prime abord l'indifférence tranquille d'une menace éventuelle; les rites culturels officiés sous ses yeux lui échappent, il ne saisit pas les renvois évidents à un fonds commun, son goût pour les nuances s'atrophie.

<sup>1</sup> *Par-delà le crime et le châtement*, essai pour surmonter l'insurmontable, Jean Améry, Actes Sud, 1995.

Le diagnostic qu'Améry pose sur l'exil correspond assez bien (l'auteur en est conscient) à la description de l'expérience courante de la métropole ou à la débâcle que la mutation continuelle des modes de travail et de communication provoque sur les consciences et sur les sens. Surtout aujourd'hui que l'on se trouve aux prises avec l'élasticité postfordiste des emplois et des fonctions, qui peut se dire sûr de soi et capable de prévoir l'avenir ? Qui peut se vanter d'avoir un réseau de protection contre les aléas et les coups du « nouveau » ? Étrangère la Belgique pour Améry réfugié, étranger le paysage urbain, même pour celui qui y est habitué et qui ne pourrait pas vivre ailleurs.

Toutefois, si l'exil appauvrit, la nostalgie s'avère paralysante pour la richesse présumée des « origines ». À ce propos Améry raconte un épisode révélateur. En 1943, l'auteur et ses amis résistants fréquentaient un appartement adjacent à celui qu'occupaient des SS. « Or un beau jour, l'Allemand qui logeait juste sous notre cachette fut dérangé dans sa sieste par nos palabres et nos manipulations. Il monta, cogna violemment à la porte, l'ouvrit avec fracas et franchit le seuil. » Avec son uniforme défait et ses yeux rougis par le sommeil, le militaire ne se soucia pas d'enquêter mais exigea le calme. On en arrive au point fondamental : « Or ses exigences et c'est ce qu'il y eut pour moi de plus épouvantable dans toute cette scène —, il les avait vociférées dans le dialecte de mon pays. Il y avait belle lurette que je n'avais plus entendu ces intonations et elles firent naître en moi le désir insensé de lui répondre dans son pauvre patois. Je me trouvais dans un état d'âme paradoxal et presque pervers où l'angoisse paralysante se mêlait à l'élan du cœur car le gaillard (...) m'apparut tout à coup comme un camarade potentiel. Ne suffisait-il pas de lui adresser la parole dans sa langue, dans ma langue, pour que nous nous retrouvions réunis autour d'un verre de vin à fêter le pays et la réconciliation ? » C'est à cet instant qu'Améry comprend une fois pour toutes à quel point le sentiment de la

*Heimat* est répugnant. De plus, il a l'intuition qu'un lieu familial n'a jamais existé et que le regretter est une supercherie autodestructrice (« Quelles honteuses comédies que ces retours au pays avec de faux papiers et des généalogies usurpées. ») Celui qui cherche ses racines finira un jour par s'émouvoir devant le dialecte d'un SS. Un genre d'émotion qui guette toujours celui qui, dans la métropole contemporaine, entretient le rêve d'une petite patrie imaginaire qu'il faut retrouver à toute force.

Il vaut mieux rester dans l'indigence morale et sensorielle qui est inscrite dans l'exil ou dans le déracinement social, il vaut mieux s'occuper d'images chargées de promesses dérangeantes. Mais il y a un « mais ». Malgré tout, il est inutile (et à la longue, dangereux) de se débarrasser en haussant les épaules de l'exigence d'un *lieu familial*, et Améry le sait bien. Une fois qu'on a esquivé soigneusement tous les pièges de la nostalgie, il reste encore « le besoin de vivre parmi les choses qui nous racontent des histoires », d'éprouver une aisance des sens par rapport à son contexte de vie. La partie se joue sur une ligne de crête assez subtile : l'aisance en question est un pari historique et pas quelque chose qu'on est sûr d'avance de posséder. Un devoir qui se trouve à côté de nous, pas une hérédité. Mieux encore : c'est une expérience qui peut surgir seulement à partir d'un exil en Belgique ou d'un dépaysement complet dans une ville. On doit comprendre l'habitude, c'est-à-dire l'*ethos*, comme ce qui est aux antipodes des « racines » et qui se laisse entrevoir seulement quand leurs dernières traces ont disparu.

Mais finalement qu'est-ce que cette « habitude » qui ne vient pas des origines, qui n'est pas présumée, qui est de second degré ? Plus ou moins, à peu de chose près, en première approximation, sa possibilité correspond à l'actualité toujours différée de ce que l'on a, depuis deux cents ans, désigné par le terme *communisme*.